

Review

Reviewed Work(s): L'Orthodoxie by S. Boulgakoff

Review by: M. Lot-Borodine

Source: *Revue de l'histoire des religions*, Vol. 107 (1933), pp. 209-213

Published by: Association de la Revue de l'histoire des religions

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/23665018>

Accessed: 14-01-2018 18:13 UTC

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at <http://about.jstor.org/terms>



JSTOR

Association de la Revue de l'histoire des religions is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Revue de l'histoire des religions*

l'idée de la vérité autonome » (p. 278). Spinoza fut excommunié par la synagogue. Ceux qui ont entendu ou lu la conférence d'Aimé Pallière sur « Bergson et le judaïsme »¹, seront frappés de l'analogie des situations. Le conférencier espère « avoir montré comment, sans en forcer aucunement le sens, la doctrine des *Deux sources de la Morale et de la Religion* peut se concilier avec la foi du judaïsme ». Mais, comme il apparaît clairement dans la troisième partie de l'étude de Guttman, *la philosophie religieuse juive, à l'époque moderne* (p. 301 ss.), au fur et à mesure que l'esprit philosophique envahit le monde israélite, le judaïsme proprement dit perd pied. En même temps que Moses Mendelssohn (1729-1786) donne aux Allemands sa traduction de la Bible, il reçoit des Allemands une culture nouvelle et la propage parmi ses compatriotes. La philosophie allemande va désormais peser de tout son poids sur le judaïsme éclairé. Salomon Formstecher (1808-1889) et Samuel Hirsch (1815-1889) reflètent les pensées de Kant et de Hegel ; Salomon Ludwig Steinheim (mort en 1866) est un disciple de Jacobi. A la tête des néo-kantiens de Marburg figurera Hermann Cohen (1842-1918). Si le judaïsme montre çà et là le bout de l'oreille, c'est pour s'adapter aux exigences des idées régnantes dans les universités allemandes. De même que l'exégèse des Juifs devient de l'exégèse tout court, leur philosophie devient de la philosophie tout court. Nous ne trouvons pas le nom de Bergson dans le livre de Guttman. C'est qu'il faut toute la sympathie d'Aimé Pallière à l'endroit de Bergson, d'une part, et du judaïsme, d'autre part, pour associer « Bergson et le judaïsme. » Entre la raison du philosophe et la foi du croyant, ce n'est pas le judaïsme qui peut jeter le pont.

Je m'excuse de m'être attardé à ce compte rendu. Mais il y a tant de faits et d'idées dans l'étude de Guttman sur *La philosophie du judaïsme* que j'ai été entraîné par ma lecture. Ce que je regrette, c'est qu'il n'y ait pas plus de citations textuelles. J'aurais aimé trouver entre guillemets les passages les plus caractéristiques des œuvres marquantes de cette lignée de philosophes qui, depuis Philon d'Alexandrie jusqu'à nos jours, ne se sont point contentés de la Torah, du Talmud, des Midrash, pour assouvir leur curiosité intellectuelle.

E. DUBOUE.

S. BOULGAKOFF. *L'Orthodoxie*. Paris, Alcan, 1932, 269 pages in-16.

Ce petit volume, dernier en date de la collection *Les Religions*, vient combler une sérieuse lacune dans notre connaissance des grandes confessions chrétiennes. Jusqu'à présent, en dehors des trop rares

1) Faite à l'Association « Chema Israël » à Paris, le 11 décembre 1932 (Paris, Alcan, 1933).

spécialistes, nul ne savait au juste en France — et peut-être ailleurs — ce qui s'abritait derrière ce nom-façade : *Orthodoxie*. Nom vénérable auquel, malgré les événements, reste attachée et fidèle presque toute l'Europe orientale. L'Église, dite orthodoxe, grecque par ses racines historiques et théologiques, se différencie nettement et du catholicisme romain, et des cultes issus de la Réforme¹. Plus proche du premier, en tant que croyance originelle et que pratique liturgique, elle s'en éloigne par son ferme refus d'accepter l'intransigeant absolutisme de la Rome papale. Après de longs siècles d'isolement, elle sort enfin de l'ombre pour se manifester et s'affirmer.

C'est là une forme très particulière du christianisme à la fois monument intact d'une antique tradition et organisme en pleine croissance, en plein devenir. Le P. S. Boulgakoff, un des théologiens les plus éminents de la Russie contemporaine, nous en présente le double aspect avec une parfaite maîtrise. Son livre n'est pas une simple vulgarisation, mais un essai de synthèse où domine le réalisme spirituel de l'époque. Sans doute, la personnalité très accusée de l'auteur l'empêche de se confiner dans un cadre fixe, après avoir situé son sujet dans l'espace et dans le temps. — Plutôt que d'exposer objectivement une doctrine, d'ailleurs jamais cristallisée sur le modèle occidental, il préfère plaider une cause sacrée pour lui : celle de l'Orthodoxie, idée-force toujours vivante, considérée comme « l'Église du Christ sur terre ».

Le caractère du dogme, dont le contenu positif est hautement attesté, reste, en un sens, pragmatique. D'abord, aux yeux du P. B. ce dogme, qui naît « de l'expérience immédiate et concrète de l'Église, n'exprime qu'une partie de la vérité générale ». Autrement dit, l'inexprimé vécu dans la conscience chrétienne collective, dépasse infiniment tout ce qui est, tout ce qui pourra jamais être défini « par la parole ou les idées ». *L'actualisation*, remarquons-le, n'est donc pas ici au-dessus de la puissance (*potentia*) ainsi que l'exige l'aristotélisme scolastique. Bien au contraire, cela donne la prééminence dans le domaine de la théologie, à l'élément apophatique. En même temps, une certaine évolution du dogme devient possible, car celui-ci, selon notre auteur, « peut se développer sans nouvelles formules » se posant en opinions libres ou *theologoumena*. Ce pragmatisme dynamique permet de considérer l'*Ecclesia*, véritable organe de sanctification, comme une vie : « la vie bénie dans l'Esprit-Saint ». Et la substance de cette dernière, ce sera, d'accord avec la pensée patristique grecque, la *déification de la créature par l'énergie de l'Incarnation et de la Pentecôte*.

L'idéal de l'Orthodoxie, telle que la conçoit le révérend auteur est la réalisation plénière de l'homme — image de Dieu, voire de l'humaine

1) Comme unique exception, la High Church anglicane qui, ayant conservé certaines traditions de l'ancienne catholicité, mises en pleine lumière par Newman, tend de plus en plus de nos jours à se rapprocher de l'Orthodoxie.

liberté. — Liberté mystiquement posée dans l'acte créateur divin, confirmé par le Christ-Jésus fondateur du Collège des apôtres qui ne sauraient usurper la place laissée vide par le Maître. Il n'y a pas, il ne peut pas y avoir de Vicaire ou substitut du Christ, chef invisible du corps ecclésiastique, constitué lui-même et par la hiérarchie et par l'ensemble des fidèles. L'infaillibilité une fois écartée de tout magistère personnel, le Pape n'est plus que *primus inter pares*, tous les évêques étant égaux en grâce. Cette infaillibilité *in se* n'appartient pas davantage aux Conciles œcuméniques seuls. Ces derniers n'assument la plénitude de l'autorité spirituelle que soutenus par le *consensus* de toute la catholicité : par cet esprit collectif anonyme que les vieux Slavophiles avaient appelé *Sobornost*, expression rendue assez gauchement, à notre avis, par le mot *conciliabilité*, un peu mieux, *conciliation universelle*. Ici, le peuple chrétien « filialement » soumis à ses ministres et collaborant en quelque sorte avec eux dans la grâce reçue, apparaît comme le gardien même de la *paradosis*. Il ne fait que confirmer ainsi l'idée de l'Église tout entière charismatique, et qui, miracle incarné, ne peut se subordonner à une loi « extérieure » (p. 103). Entre l'Église enseignante et l'Église enseignée il n'y a donc pas comme ailleurs, cette coupure brutale : toute la distance que *Infalibilitas activa* des pasteurs sépare de *Infalibilitas passiva*, seule octroyée au troupeau des ouailles.

On voit par là combien l'ecclésiologie orthodoxe est originale, souple, mouvante, à l'inverse de l'opinion convenue qui l'imagine immuablement figée et entièrement dépendante du plus lointain passé. Elle réussit, tout au moins en théorie, à concilier les contraires : à maintenir intangible, avec le dépôt de la révélation, le principe hiérarchique, tout en sauvegardant les droits de l'individu dont l'expérience intime se trouve élargie, par elle corroborée et enfin intégrée dans l'expérience de l'Église-mère. Nous voilà loin du concept ecclésiastique romain strictement monarchiste et unitaire imposant de haut à tous les laïcs, comme en dernière instance à tous les clercs, l'autorité d'un pouvoir suprême.

Il est regrettable que ces divergences, fondamentales au point de vue de la discipline, mais non de la foi, aient empêché le P. B. de pénétrer dans les profondeurs d'une spiritualité qui lui est hétérogène. Vraiment la sœur occidentale a été méconnue par lui. Dans le catholicisme, toujours considéré sous un angle étroit du point de vue formel, notre auteur ne voit qu'esprit autoritaire, qu'esprit juridique, dans le meilleur des cas, don d'organisation. Tout ce qui en fait la grandeur et le pathos lui échappe. Comment par exemple, à propos de la doctrine des « œuvres surrogatoires » et de la « réversibilité des mérites », parler dédaigneusement d'*arithmétique*, en méconnaissant toute la richesse de ce *thesaurus ecclesiae* ?

N'est-ce pas fausser le sens profondément paulinien de cette communion spirituelle, chaîne ininterrompue de toutes les âmes baptisées dans l'Esprit ? Or d'après les sociologues eux-mêmes (Lévy-

Bruhl) ce serait la *loi de participation* qui jouerait ici. Une telle incompréhension, confinant à l'ignorance d'une âme collective étrangère, surprend chez un penseur chrétien de cette qualité¹.

D'autre part, le rapprochement tenté par le P. B. du côté protestant — flanc gauche de l'orthodoxie — ne doit pas nous dissimuler cette autre réalité : l'abîme creusé entre l'Église du monachisme « angélique », de la mystique rituelle, du culte des saints et des icônes, miraculeuses ou non, (culte sur lequel l'auteur insiste tout particulièrement) et l'Église réformée d'où est bannie la notion même de l'ascèse qui sanctifie, des sacrements qui défont et de toute hiérarchie, en tant qu'ordre charismatique. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire le chapitre consacré à la Vierge par le P. Boulgakoff, docteur d'une mariologie très neuve et hardie dont la base est formée par sa doctrine sophiale.

Lui-même avoue que « c'est par l'absence de la Vierge que le protestantisme diffère le plus de l'orthodoxie ». Mais force nous est de reconnaître que cette *absence*, nullement due à quelque hasard ou malentendu, est pour ainsi dire inhérente à la nature de tout « évangélisme », qui a pour centre unique la figure du Médiateur-Rédempteur. Et nous ne parlons pas, bien entendu, du protestantisme évolué, rationaliste, d'un mot *libéral*, qui a coupé toutes ses attaches avec le christianisme propre !

Notre auteur, qui n'a rien d'un historien ou d'un exégète, reste, en fait, très éloigné, de tout modernisme. S'il admet les nécessités d'une libre science biblique et invite à l'interprétation des Écritures (le chapitre *Tradition ecclésiastique*), sa piété envers le texte sacré l'emporte toujours. A témoin, l'affirmation qu'« il faut comprendre l'Écriture sainte en se basant sur la tradition », et cette autre parole frappante : « *La méthode de vénération* reste toujours la meilleure méthode *scientifique* (c'est nous qui soulignons) ». Muni d'une arme pareille, l'exégèse critique n'ira certes pas loin, se heurtant à chaque pas aux portes verrouillées. Laissons cela.

L'intérêt et le charme de cet opuscule où est condensée l'essence de l'orthodoxie, croyance vivante, résident dans son accent de sincérité convaincue, dans le désir de révéler au monde cet éternel trésor trop longtemps caché : « La vision de la *beauté spirituelle* ». Replacée sur son terrain propre, l'œuvre si bien venue du P. S. Boulgakoff ne peut encourir qu'un seul reproche : celui, très naturel d'ailleurs, de trop souvent confondre l'orthodoxie, religion, d'origine byzantine, de plusieurs peuples slaves — et non-slaves — avec sa transposition

1) Ainsi il est impossible de prétendre que le Moyen âge ait été *anti-bibliciste*, quand toutes ses œuvres théologiques sont imbuës, sursaturées de la moelle des Écritures ! Et ce qui est vrai pour les princes de la pensée, l'était aussi pour la masse dont l'instruction religieuse se faisait, comme on le sait, surtout par l'art monumental, cette « Bible en pierre », d'une force si prenante, d'un enseignement si éloquent.

dans l'âme russe. Ame fervente, parfois héroïque en sa « sainte folie pour le Christ », rénovée par la souffrance dans la persécution et soulevée, aujourd'hui, par le souffle ardent qui l'apparente aux prophétismes anciens.

M. LOT-BORODINE.

JOSEPH BERNHARDT. *Le Valican trône du monde*. Édition française par Eugène Bestaux. Paris. Payot, 1930, in-8° de 492 pages (17 gravures, liste des papes, index des noms propres).

L'ouvrage est grandiloquent, comme son titre. Le récit historique s'y trouve encadré et soutenu par une métaphysique catholique, que l'allemand excelle à exprimer, mais qui visiblement, a, plus d'une fois, bien embarrassé le traducteur français. Il n'est pas très rare de rencontrer le long du chemin tel amoncellement d'images qui embroussaille la pensée au point de la cacher. J'ajoute tout de suite que le même traducteur se montre vraiment trop ignorant des conventions de la langue technique de l'exégèse ou de l'érudition. Au hasard, je cite : *Césarée-Philippes* (p. 17) ; au pied du Hermon (p. 18) ; *Juifs-chrétiens* (Judéo-chrétiens ? p. 23) ; *Jéhovah* (p. 31) ; *papisme césarien* (césaropapisme ? p. 61) ; *l'État divin de saint Augustin* (la Cité de Dieu ? p. 152) etc. Je me demande si c'est à lui aussi que nous devons l'*honnête Jacques* (p. 24) et le *capitaine Cornelius* (p. 26), ou les *souverains de grand format* (p. 37), ou cette admirable image : *se rendre un compte plus précis des pôles vitaux qui sont dans l'Église et autour d'elle* (p. 42). Pareil galimatias n'est pas tout à fait exceptionnel dans ces 500 pages. Le livre se présente sans la moindre indication bibliographique, sans une note et, dès la première page, se pose ainsi le problème de la solidité de son information. A le pratiquer quelque peu, on s'aperçoit que, certainement, M. Bernhardt sait et a réfléchi, mais que ses convictions confessionnelles dominent son esprit, même lorsqu'il s'efforce vers l'indépendance. Il est impossible au critique de prendre pour faits recevables de simples affirmations de foi : par exemple d'accepter (p. 9) l'assurance que la science reconnaît aujourd'hui que Pierre et Paul ont été enterrés à Rome et que le *tu es Pierre* est une authentique parole de Jésus. (Il faudrait dire la science *catholique*) ; ou que les deux apôtres *martyrisés sous Néron, ont été les législateurs de la première communauté chrétienne de Rome* (toute la science indépendante et même une bonne partie de la science catholique sont très sûres du contraire), etc. L'exégèse de l'auteur tient à la fois du symbole et de la fantaisie et il faudrait contester chaque conclusion qu'il fonde sur elle. Ce serait beaucoup de temps de perdu. Les propositions les plus insolites et les plus insoutenables tombent comme des bolides et ne